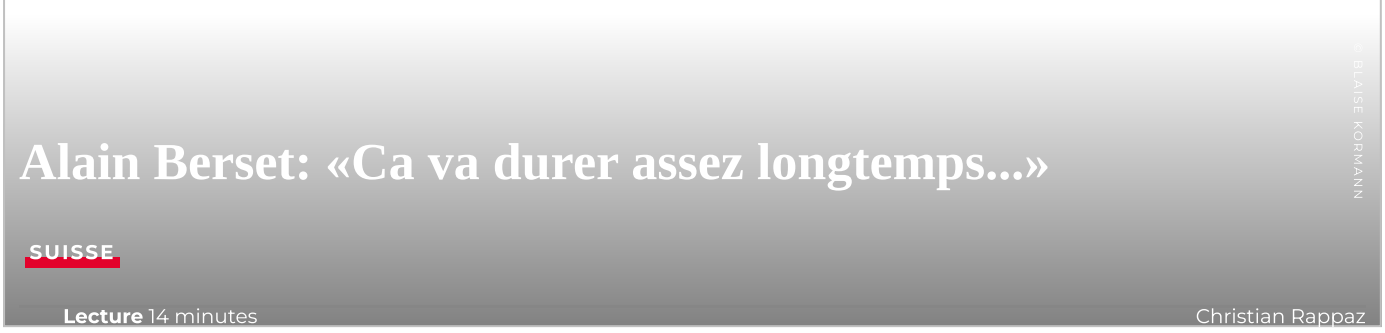
Archives alainberset.ch — copie d'archive
Entretien avec Alain Berset « Alain Berset : « Ça va durer assez longtemps… » », paru dans L'Illustré le 29.04.2020.
Adresse d'origine : https://www.illustre.ch/magazine/alain-berset-ca-va-durer-assez-longtemps
Copie : Internet Archive, capture du 05.05.2020 —
https://web.archive.org/web/20200505072206/https://www.illustre.ch/magazine/alain-berset-ca-va-durer-assez-longtemps



Alain Berset: «Ca va durer assez longtemps...»

© BLAISE KORMANN

SUISSE

Lecture 14 minutes

Christian Rappaz

Publié mercredi 29 avril 2020 à 08:38

Adulé par beaucoup, mais également critiqué pour le manque de clarté de la mise en œuvre des premières mesures de déconfinement, le populaire ministre de la Santé répond à ses contempteurs. Alain Berset réfute toute responsabilité dans la pénurie de masques et conteste la thèse selon laquelle la Suisse n'était pas prête.

Publicité

- Monsieur le Ministre, comment allez-vous après deux mois passés au front de l'épidémie?
- Alain Berset: Très bien, merci. Les journées s'enchaînent avec pas mal d'intensité mais on s'y fait. Depuis février, c'est du sept sur sept au sein du département, y compris Pâques. Je pensais pouvoir profiter d'un jour de relâche ce dimanche (le 26 avril, cette interview ayant été réalisée le jeudi 23, ndlr), mais la réalité a vite anéanti cet espoir. Après avoir vécu une longue période à Berne, je peux néanmoins rentrer chez moi, à Belfaux (bourgade située aux portes de Fribourg, ndlr). C'est déjà une belle avancée (sourire).

- A quoi ressemble votre journée type?
- Elle commence raisonnablement tôt, vers 8 heures, et se termine au mieux vers 20 heures.

hebdomadaire dans le pays, l’essentiel du travail se fait au secrétariat général du département, où les visioconférences succèdent aux séances téléphoniques et inversement. Sans réelle pause, ni repas à l’extérieur évidemment. Comme tout le monde, j’ai dû m’adapter.

- Quelle est votre soupape de secours pour relâcher la pression?
- La musique. J’en écoute énormément depuis toujours; c’est quelque chose d’important pour moi. J’ai des milliers de morceaux dans mon smartphone. De tous les styles. Ces temps, j’alterne entre jazz et électro. En cette période où l’équilibre entre travail, famille et loisirs a été rompu, ces petits moments d’évasion me ressourcent.



- Dans ce «marathon» contre la pandémie, comme vous l'appelez, quel a été le moment le plus fort, qui vous a bouleversé ou qui vous a fait monter les larmes, la fatigue aidant?

- Ce ne sont pas des moments qui vous tirent les larmes. Mais quand vous réalisez l'importance des décisions que vous vous apprêtez à prendre, vous sentez le poids des responsabilités. Fermer les écoles, les lieux publics, les théâtres, les cinémas, les salles de concert, de sport, interdire les grands rassemblements... Du jour au lendemain, ce sont des choses qui vont bouleverser la vie de tout le monde. Ces instants sont d'autant plus lourds que vous n'avez pas une semaine pour réfléchir. Le temps presse, il faut y aller. Sérieusement, sans paniquer, mais avec un immense respect pour la portée de décisions [illegible], vous n'êtes pas seul à prendre. Mais en tant que chef de département, c'est à moi de les proposer et de mener le débat. Ces moments sont très particuliers. J'ai déjà vécu beaucoup de choses dans ma carrière, mais celles-là appartenaient au domaine de l'inimaginable avant qu'elles nous tombent dessus.

Publicité
Toujours à vos côtés
L'Illustré
mesdroits
Luclus dans votre abonnement
Obtenez des réponses à toutes vos questions juridiques

© 2020 Ringier Axel Springer Suisse SA

- Ce qui m'a beaucoup frappé, c'est la vitesse à laquelle se sont développées des actions de solidarité. Tout à coup, les gens sont sortis de la frénésie qui nous animait tous jusque-là pour se porter une attention particulière les uns aux autres. Quand vous vous adressez à la nation en disant «Ecoutez, le monde dans lequel nous vivrons pour une période indéterminée ne ressemblera plus à celui qu'on connaît», avec les contraintes que l'on sait, et qu'en retour vous sentez que les gens ont la volonté de réaliser une mission commune, c'est quelque chose qui touche. Quelque chose de très beau et de très fort. Ce lien qui a uni la population à ses autorités m'a profondément marqué.

- Et sur le monde?
- Comme tous les Terriens, j'ai appris à quel point la vie d'avant, si on peut dire, était fragile. La nature nous l'a rappelé avec force, proposant au passage pas mal d'éléments de réflexion. Qu'est-ce que tout cela signifie? Quel est notre rapport avec les autres? Quel équilibre entre vie privée et professionnelle souhaite-t-on? Je sens que, partout, ces questions interpellent.

- Au sortir de ces huit semaines, vous voilà adulé comme une rock star. Le t-shirt à votre effigie s'arrache et votre phrase culte, «on déconfinera aussi vite que possible mais aussi lentement que nécessaire», a largement débordé les frontières du pays. Qu'est-ce que cette effervescence vous inspire?
- J'ai été un peu surpris de l'effet que cette phrase a produit. Cela me fait plaisir, bien sûr, même si je sais que ces messages s'adressent à l'ensemble du Conseil fédéral. S'agissant de la phrase, elle ne fait que traduire ce que nous essayons de faire depuis le début. Elle est le fruit d'un long travail d'équipe commencé dès le 16 mars. Vous savez, on n'entre pas dans un tel processus sans penser à sa sortie. Et on ne peut pas se contenter de dire: «On lève tout et on regarde ce qui se passe.» Non, il est important de mettre des mots sur la réalité, pour que les gens comprennent les enjeux et la situation. Cela nous oblige à être aussi précis que possible et je pense que cette phrase est vraiment celle qui convient le mieux.

- Il se dit que votre popularité et votre omniprésence médiatique suscitent quelques jalousies au sein du collège…
- *(Rire.)* Pas du tout. Nos relations sont excellentes. Ce qui ne veut pas dire que les débats ne sont pas vifs; nous avons des divergences, et heureusement. Tout cela est normal et même sain, je dirais. Nous ne sommes pas là pour être toujours d'accord sur tout. Maintenant, par ma fonction, j'ai été amené à m'exprimer régulièrement dès le départ. Mais cette crise implique tous les départements. C'est un faux débat.

- Vous évoquez beaucoup la solidarité confédérale, mais la devise «Un pour tous, tous pour un» a fait long feu. Depuis qu'il est question de déconfinement, les égoïsmes ont aussitôt réapparu…
- C'est normal. Les gens ont fait un effort énorme et il y a désormais beaucoup d'attentes. Elles sont légitimes. On se dit: «On a maîtrisé l'épidémie, maintenant c'est bon, ça suffit.» On a envie de sortir, de travailler, d'ouvrir les entreprises, les restaurants, les terrasses... Non. J'ai toujours parlé de marathon. Il n'y a rien de plus précis comme analogie pour qualifier cette lutte contre la maladie. On entre dans une nouvelle phase, encore plus délicate. Tout fermer est relativement

BLAISE KORMANN

péjorer l'est beaucoup moins. Nous comprenons évidemment les intérêts et les envies de chacun. Mais veut-on vraiment mettre en péril tous les sacrifices consentis jusqu'ici?

- Vous craignez une deuxième vague?
- Evidemment. Le virus est là, il ne va pas repartir parce qu'on l'a décidé. L'OMS le répète: ça va durer. Et même assez longtemps, selon les spécialistes, qui vont jusqu'à parler de l'année prochaine. Quand la région de Munich annule l'Oktoberfest, que les pays environnants interdisent les grandes manifestations jusqu'à l'automne, cela montre quelles sont les réflexions. Moi, je n'en sais rien. On essaie d'avancer au mieux. Mais plus on regarde loin et moins on a de certitudes. On souhaitait tous qu'il y ait un début, un milieu et une fin. Malheureusement, même si on peut l'influencer, c'est la nature qui dicte le rythme.

- Dans le fond, on déconfine à tâtons…
- C'est vrai. C'est d'ailleurs l'un des grands marqueurs de cette crise: nous devons apprendre à vivre dans un monde dominé par l'incertitude, où beaucoup de choses ne sont pas claires et dans lequel beaucoup de questions restent sans réponses. Nous n'étions plus habitués à cela. Aujourd'hui, j'ai affaire à des gens qui me disent: «Alors, ce virus, c'est comme ci ou c'est comme ça?» Je réponds qu'on ne sait pas. Cela appelle à beaucoup de modestie face à la situation, à rester ouvert, très flexible. Mais de grâce, n'oublions jamais les peines, les souffrances et les douleurs que la pandémie a déjà générées.

- A cet égard, vous êtes critiqué par une frange de la population qui estime que vous en avez trop fait…
- Et une autre qui estime que nous n'en avons pas assez fait. C'est humain, normal dans une démocratie. Il y a quelques semaines, en Suisse romande, on nous demandait d'enfermer tout le monde chez soi. Nous ne l'avons pas fait, bien sûr. Voyez-vous, je n'ai qu'une motivation, qu'une obsession: trouver le meilleur chemin pour notre pays. Il arrive qu'on fasse des erreurs. L'important est de les reconnaître et de les corriger au plus vite. Loin de moi la conviction d'avoir tout juste. On essaie simplement de faire au mieux avec un engagement total.

- Le Conseil fédéral a par exemple tardé à fermer la frontière entre le Tessin et l'Italie, avec les conséquences que l'on sait…
- Si nous avions fermé la frontière à la fin février, la décision n'aurait de loin pas fait l'unanimité. Il y a beaucoup d'échanges, de contacts de part et d'autre de la frontière. Les gens se connaissent, des familles vivent des deux côtés. De plus, nous craignions que, parmi les 70 000 frontaliers actifs dans le canton, l'Italie retienne les 5000 d'entre eux qui travaillent dans le système de santé tessinois. Il fallait donc trouver un équilibre. Mais nous sommes encore trop dans l'action pour réaliser une analyse objective. Le temps nous dira ce qu'il aurait fallu faire différemment.

- Autre chose. Le 25 février, vous êtes à Rome avec vos collègues ministres de la Santé des pays voisins et, en sortant de la réunion, vous déclarez: «La Suisse est prête.» La réalité a démontré que ce n'était de loin pas le cas…
- Pourquoi? On s'est vite rendu compte qu'il manquait de tout. A commencer par les masques de protection. Il y a eu un gros bug dans ce domaine… en tout cas pas de la part de la

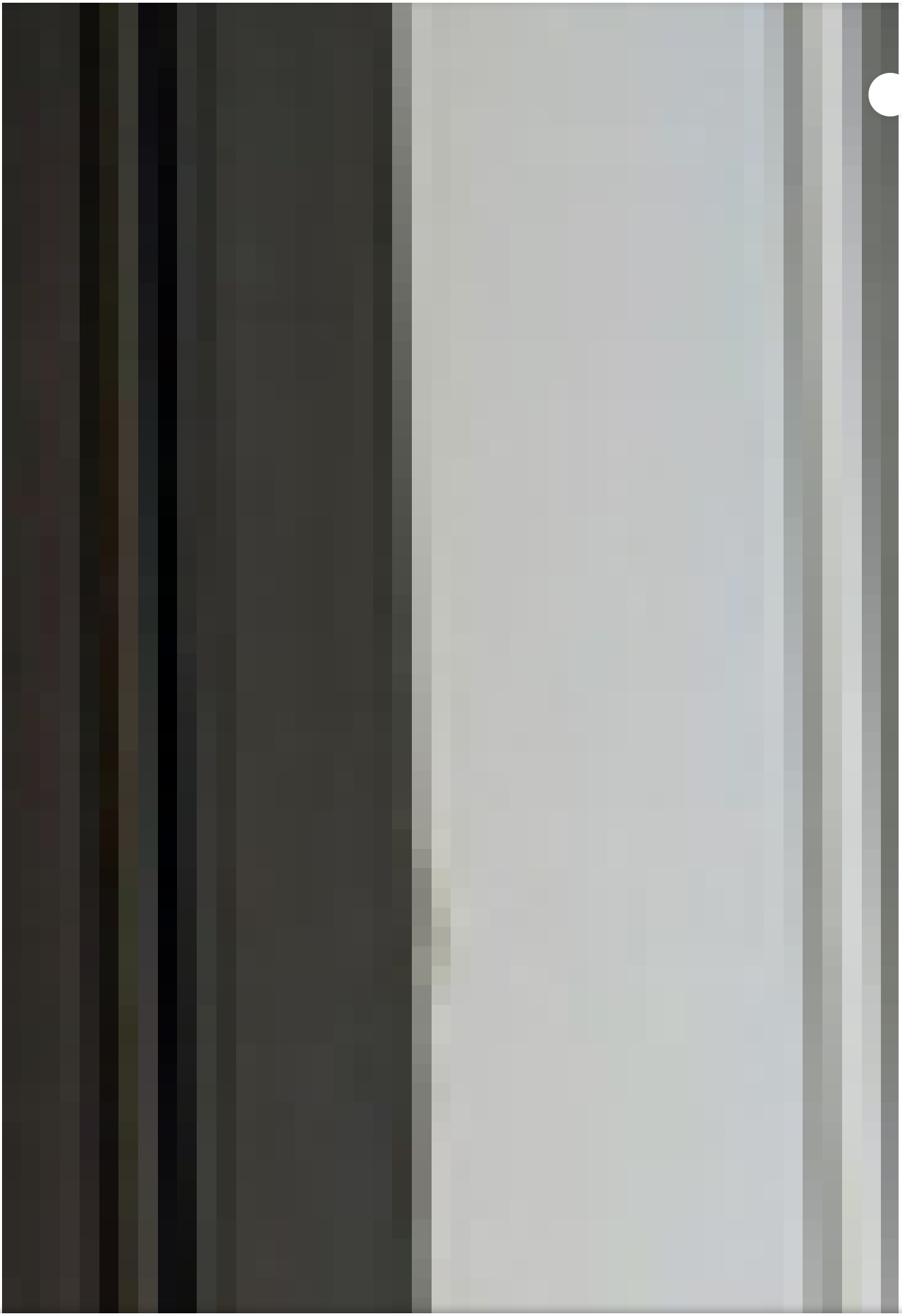
clair. Il dit que tous les acteurs, y compris les ménages, doivent constituer une réserve de masques (50 par personne) et de matériel de protection. C'est donc également la responsabilité des entreprises, des hôpitaux, des cabinets médicaux, des pharmacies. Je ne veux critiquer personne dans cette histoire, mais il était clair dès le départ qu'il incombait à chacun d'avoir de quoi se protéger. Aujourd'hui, alors qu'on constate que ces stocks n'ont pas été faits, la Confédération investit et s'investit pour parer au plus pressé.

>> **Lire** à ce sujet: «Pénurie de masques, ratage d'Etat»

- Il y a aussi cette façon de marteler que le masque n'est pas une priorité, alors que le virus se transmet par les voies respiratoires. Beaucoup ont le sentiment que c'est pour masquer la pénurie, si j'ose dire…

- C'est faux. Voyez-vous, depuis le début et pour quelque domaine que ce soit, nous appuyons nos réflexions sur des avis d'experts nationaux et internationaux. Je ne vois pas pourquoi cela devrait être différent pour les masques. La discussion est permanente, notamment avec le Centre européen de prévention et de contrôle des maladies. Si nous étions arrivés à la conclusion que le masque était nécessaire pour tous, nous l'aurions dit. Même s'il n'y en avait pas. Et puis, masque ou pas, ce sont d'abord les mesures d'hygiène, se laver souvent les mains au savon, garder les distances et éviter les contacts qui nous ont permis de traverser cette vague d'épidémie le mieux possible. Enfin, en disant «la Suisse est prête», je parlais du système hospitalier, qui a eu le grand mérite de s'adapter en un temps record et qui n'a jamais été débordé.















BLAISE KORMANN

Alain Berset: «J’ai appris à quel point la vie d’avant était fragile.»